

# RABAT

une dame pour le Bou Redreg

texte amina **aouchar** texte amina **aouchar** texte amina **aouchar** texte amina **aouchar** texte amina **aouchar**  
photographie stefano **ciannella** photographie stefano **ciannella** photographie stefano **ciannella** photographie



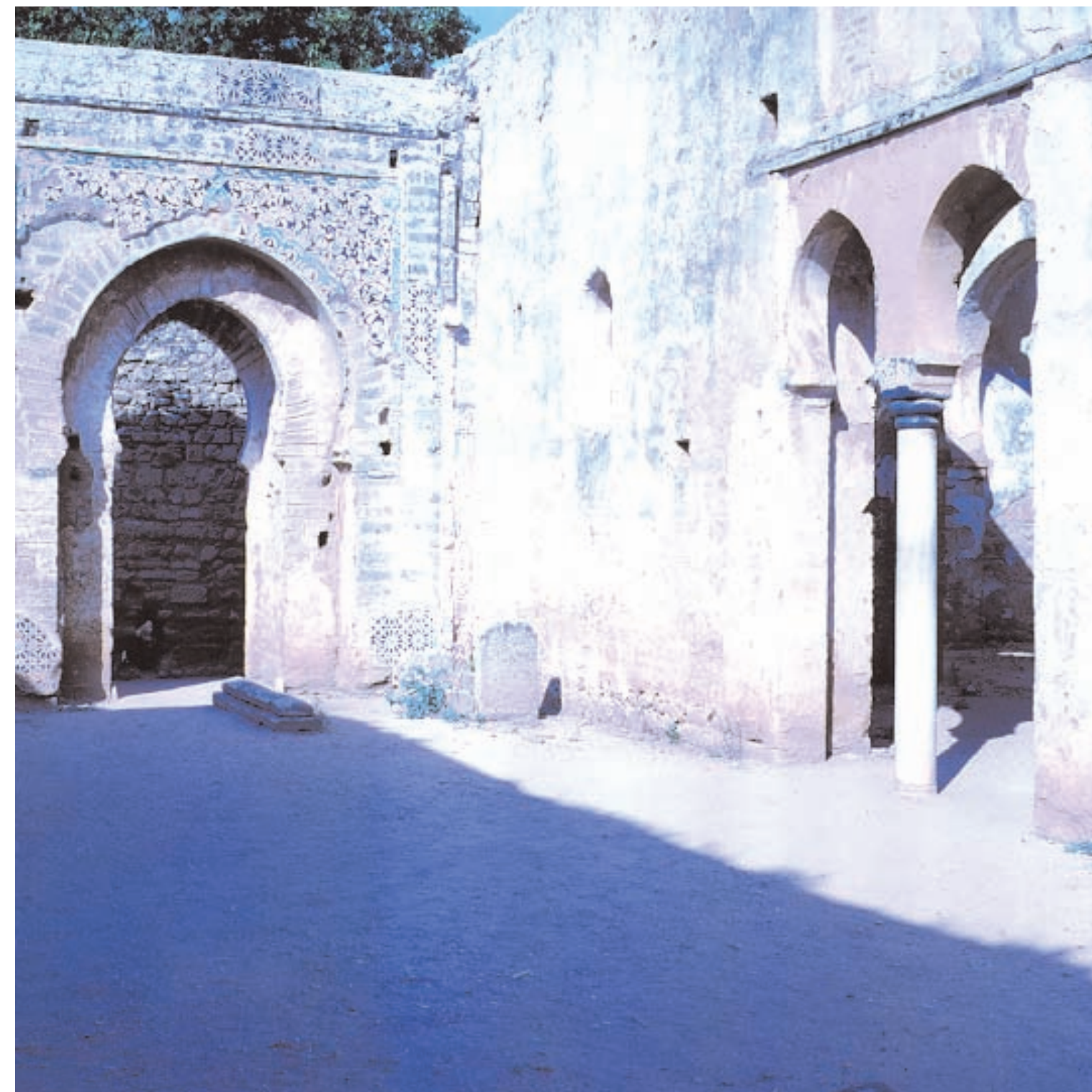


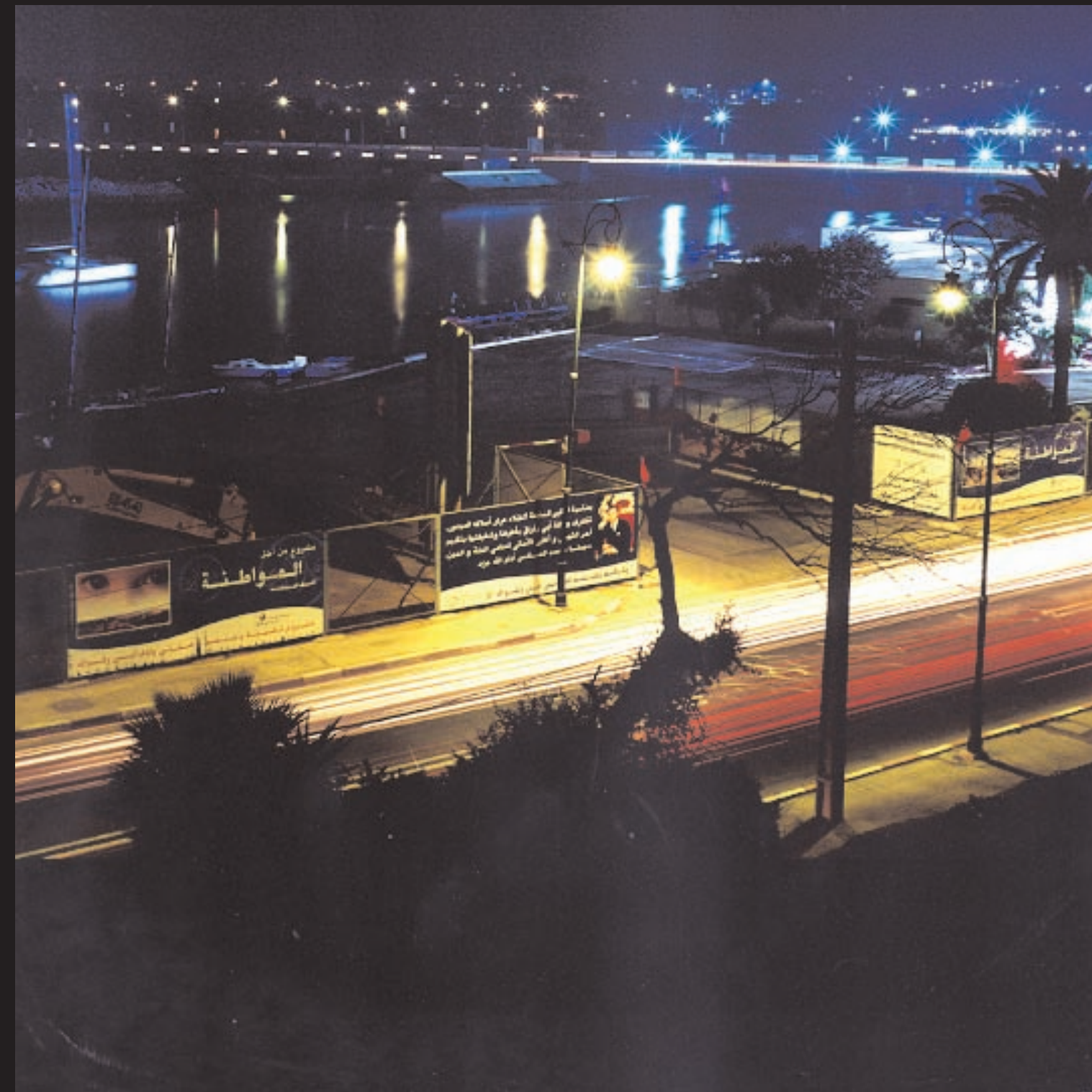


















**En** cet après-midi de mai, où la chaleur estivale se fait déjà sentir, les familles viennent chercher un peu de fraîcheur à l’ombre des murailles du Chellah. Sur une colline cernée de tamaris et qui descend en pente douce vers l’oued, trône, solitaire, la casbah, dont le nom prononcé Sala désignera longtemps les cités de l’estuaire.

En gravissant la colline, on comprend pourquoi ce lieu a été habité depuis la nuit des temps. Les rêveurs devinent la silhouette du chasseur, juché sur l’arête du plateau ; son regard porte si loin dans toutes les directions — au-delà du fleuve, vers l’océan, vers l’amont, vers le plateau qui s’incline en arrière — qu’il ne peut se faire surprendre par une horde hostile. Les femmes, vêtues de peaux de bêtes chassées dans les marais ou dans la forêt si proche, penchées sur leurs amphores façonnées dans la terre glaise de la vallée, les emplissent d’une eau douce et limpide aux sources jaillissant du coteau. L’eau du fleuve, d’apparence si limoneuse, n’en est pas moins riche en poissons. Les enfants nus jouent à fabriquer des pointes de silex pour les lances. Des hommes dans d’étranges embarcations viennent de la mer et accostent. Cachés dans les taillis, on les regarde déposer des objets sur la berge et remonter dans leurs bateaux. On s’approche : de l’huile, du poisson séché, des colifichets. Ces étrangers ne veulent pas la guerre. On prend leurs cadeaux, on dépose en échange ce que l’on possède : de l’eau dans des jarres, des fruits, des peaux de bête. Ces nouveaux venus peuvent s’établir ici. Ils arrivent de loin, disent-ils, d’un endroit appelé Carthage, d’au-delà de la mer, mais ils sont les bienvenus et leurs dieux trouveront place parmi les dieux de Chellah.

Les promeneurs franchissent la grande porte de la casbah qui tourne le dos au fleuve. Ceux, parmi eux, qui ont des racines sahariennes et visitent le fort pour la première fois observent étonnés ses murs de pisé et sa porte monumentale : Chellah est un *ighrem*, un ksar saharien oublié sur les rives de l’Atlantique par des tribus berbères ! Cette muraille, avec ses créneaux, ses merlons et ses meurtrières, ses vingt tours, sa porte en pierre de taille, a été édifée il y a plus de six siècles par le sultan Abou l’Hassan le Mérinide, maître du Maghreb. Dans cette bourgade endormie, il éleva la plus belle nécropole de sa dynastie. Les bandeaux épigraphiques livrent difficilement leur secret, seuls les motifs stylisés sculptés dans la pierre sont encore bien visibles. Les enfants s’engouffrent sous la voûte et montent rapidement dans les tours qui encadrent la porte. Les amoureux ont gravé des cœurs sur l’enduit, barrés d’un « Mounir aime Samira ». Leurs graffiti recouvrent ceux des soldats qui s’y trouvaient en garnison au cours des siècles précédents et qui, pour tromper l’ennui, dessinaient les galiotes et les frégates remontant le fleuve.

Les femmes en djellabas, les jeunes gens en jeans et baskets suivent l’allée principale en prenant pour point de repère les minarets à demi effondrés, occupés par d’immenses nids de cigognes semblables à des turbans soudanais. Près du plus ancien, dont on distingue encore les entrelacs de pierre et les mosaïques, voici la tombe modeste du fondateur de la dynastie, Abou Youssef Yacoub<sup>1</sup>, qui, après avoir libéré la ville occupée momentanément par les chrétiens, y demeura attaché toute sa vie.

Sur les pierres tombales, le nom des gisants se devine à peine, tant les inscriptions sont usées, le marbre brisé. Est-ce là la sépulture du prince Abou Yacoub Youssef, qui mourut près de Tlemcen ? Ici, est peut-être enterré le fils du sultan Abou l’Hassan, tombé sous les murs d’Algésiras. Voici la seconde mosquée que le sultan fit construire : entre les deux édifices, sous une dalle de marbre est enterrée Chams al-Doha (Soleil couchant), son épouse, belle captive d’origine chrétienne et mère de son successeur. L’épithaphe de la princesse décline sobrement ses qualités : « [...] Ceci est le tombeau de notre maîtresse, la pure, la pieuse, la sainte, mère du sultan [...] l’émir des croyants Abou

*Inan [...] Allah veuille lui réserver une place spacieuse au paradis et l’accueillir avec pardon et indulgence ! Sa mort survint dans la nuit du vendredi au samedi 25<sup>e</sup> jour de l’an 750 »<sup>2</sup>. Le sultan, lui, dort de son dernier sommeil dans le mausolée qu’il fit bâtir de son vivant. Ci-git « [...] le pieux, celui qui craint Allah, le très pur, l’Emir des musulmans, le combattant pour la foi dans la voie du Maître des Mondes, Abou l’Hassan [...] ».*

Le mur qui entourait le sanctuaire est aujourd’hui en partie effondré et laisse entrevoir d’autres tombes de princes, de personnes pieuses et de saints qui choisirent de se faire inhumer aux côtés des sultans mérinides, défenseurs de l’Andalousie musulmane.

Des coupoles enfouies dans la verdure coiffent les tombeaux des saints protecteurs du Chellah : Sidi Amr el-Mesnaoui, patron des arquebusiers, Sidi Yahia, et tant d’autres dont l’histoire s’est perdue au fil des siècles. « Salut à vous, Maîtres des lieux, je viens vers vous soumis... », murmurent les pieux visiteurs qui effleurent la tombe de la main puis baisent leurs doigts.

Quelques mois plus tôt, lors d’un concert organisé dans ces murs, au paroxysme de la transe qui s’empara de la foule au son des tambours africains, les incantations et les prières, qui bruissent en ces lieux depuis toujours, et les abracadabra des magiciens, qui invoquent les génies et creusent sous les tombes pour y trouver trésors et talismans, se mêlèrent pour une nuit aux mélopées sacrées des danseurs noirs. « *Celui qui veut découvrir un trésor [...] va passer la nuit à Chellah. Quand tout dort, il prépare le bokhour qui doit être de l’encens mâle et du jawi (benjoin) noir [...] »*<sup>3</sup>, se remémore un initié.

Chellah est un lieu hors du temps où tout est sacré, les saints, les pierres, les animaux, les arbres. Dans l’ancien bassin aux ablutions vivent des anguilles et des tortues sacrées. Même les enfants savent que ce sont des génies qu’il ne faut point déranger. La plus belle anguille, celle qui porte à l’oreille un anneau d’or, ne se montre qu’à celui ou à celle qui le mérite par ses vertus. Un jour, un étranger essaya de pêcher dans le bassin, mais fut réduit en miettes sur le champ. Aussi les enfants se contentent-ils de jeter dans l’eau des morceaux de pain et des biscuits émiettés. Un arbre, accroché par ses racines à un pan de mur, porte à ses branches quelques bouts de chiffon noués : quelqu’un a fait un vœu en ce lieu. Devant une colonne, brûlent quelques bougies : une offrande au Seigneur du sommeil : « *a sidi al-n’as, a’tini al-n’as, bel qias* », « Seigneur du sommeil, donne-moi le sommeil, mais sans excès »<sup>4</sup>.

Serait-ce là des réminiscences de rites hérétiques ? Les Berghouata, ces Berbères qui côtoyèrent Carthaginois et Romains et mêlèrent les croyances de ces peuples aux leurs, se mirent en tête, au lendemain de la conquête musulmane, de s’approprier l’islam. Le Coran fut rapidement traduit et adapté, un royaume fut fondé entre le Bou Regreg et l’Oum Rbia’, royaume qui résista sous les coups de l’orthodoxie durant quatre siècles : c’est pour le combattre que fut édifée, en aval de Chellah, la casbah des Oudaya : « *Au-delà du fleuve Sbou, en direction du pays des Barghouwata, à environ une étape coule le wadi Sala. C’est là que se trouve le dernier lieu habité par des musulmans : un ribat où se groupent les musulmans. C’est également sur le fleuve qu’est la ville ruinée dite Sala l’ancienne, aujourd’hui détruite [...] Cet endroit a pu rassembler jusqu’à cent mille guerriers voulant attaquer à l’improviste l’ennemi. Leur ribat est dirigé contre les Barghouwata, tribu berbère installée sur l’Atlantique et limitrophe de cette région où prend fin la terre d’islam »*<sup>5</sup>.

Ce culte des pierres, des animaux sacrés et même des saints, se fait aujourd’hui discret, presque honteux. Il est loin le temps où des moussems mémorables se tenaient dans l’enceinte de la casbah, pèlerinage et foire à la fois. La musique qui vibre en ces lieux, certains printemps, ravive-

## UN IGHREM SUR LE BOU REGREG

**Le** vendredi après-midi — jour de congé pour les artisans et les commerçants de la ville ancienne — après la prière de l’*âssar*, le café maure de la casbah des Ouadaya est pris d’assaut par les familles venues là boire un thé à la menthe, fort goûté depuis des décennies, et manger des cornes de gazelle. Sur les banquettes recouvertes de faïences et de nattes, femmes voilées ou en robes légères, hommes en djellabas ou habillés à l’occidentale, autochtones et étrangers se côtoient sans façon. Du café, on aperçoit vers l’est la silhouette imposante de la Tour Hassan. Les travaux sur le fleuve ont l’air bien avancés. Déjà l’embouchure, en partie désensablée, frémit sous les eaux de la marée qui envahit le bassin de la future marina. Le port des corsaires va-t-il ressurgir des sables, ce port « [...] où *les pirates devaient installer leur profitable industrie, si prospère au XVII<sup>e</sup> siècle, (et qui) était (pourant) d’accès dangereux. L’entrée et la sortie de la rivière présentent beaucoup de risques à cause des difficultés du chenal, et c’est ce que savent bien des marins expérimentés.* »<sup>1</sup>

Les travaux de terrassement du port sont achevés et ceux des quais amorcés. Du tracé de la voie du futur tramway, qui empruntera un nouveau pont sur le fleuve et passera sous l’esplanade devant la casbah, on ne devine encore rien. Mais, déjà, on regrette la démolition du centre artisanal et du club nautique, installés depuis plusieurs années sous les murs du fortin. Pourtant, ce tramway révolutionnera, dans quatre ans à peine, les liaisons de cette conurbation asphyxiée qui ne cesse de s’étendre du nord de Salé au sud de Rabat. Mais les barcassiers, qui pour quelques piécettes vous faisaient traverser l’oued, s’inquiètent. Depuis quatre mois déjà, leurs cris et le choc de leurs rames sur l’eau ne troublent plus les mouettes qui rasent les flots...<sup>2</sup>

Les petits garçons ne peuvent rester en place bien longtemps. Ils se poursuivent en piaillant dans les jardins qui cernent le café et s’étendent jusque sous la muraille. Ils sortent de la forteresse par une haute porte coudée, l’une des plus belles de la ville, et courent sur l’esplanade jusqu’à la grille qui protège les fouilles archéologiques en cours : un écriteau explique clairement : « La casbah repose sur les ruines du Ksar Targa, érigé au X<sup>e</sup> siècle par la dynastie des Almoravides, Berbères sanhaja venus des rives du fleuve Sénégal. Abdelmoumen l’Almohade la restaura, l’agrandit et la dota de fortifications et de portes monumentales, d’une résidence princière et de logements pour ses officiers. Il la baptisa “ Mehdiya ”, en l’honneur du chef spirituel de sa dynastie, Mehdi ben Toumert. C’est dans ce ribat qu’il s’éteignit en 1163. C’est là que son petit-fils Yacoub al-Mansour, à la mort de son père, reçut l’hommage des princes de la dynastie. Ce n’est qu’au début du XIX<sup>e</sup> siècle que la casbah fut désignée sous le nom de Casbah des Oudaya, du nom d’une tribu qui y tint garnison au début du XIX<sup>e</sup> siècle. »

Les enfants poursuivent leur course jusqu’au sommet de la pente où l’océan surgit, bleu azur ; en contrebas, les estivants se dorent sur la plage ou se défient sur leurs planches à voile.

Alors que le soleil baisse à l’horizon, les parents rassemblent les petits et poursuivent leur promenade à travers la casbah. Ils empruntent nonchalamment la grande rue qui traverse le fort. Le musée des arts islamiques ouvrira bientôt ses portes, annonce une affiche : il rassemblera les collections de bijoux, vêtements et objets divers conservés précédemment dans l’ancien musée de la casbah et dans d’autres établissements. De hauts murs chaulés abritent de vieilles mesures, que lorgnent les promoteurs immobiliers, et des maisons récentes qui feignent d’arborer des allures de vieux riyad. Elles se lovent autour de jardins minuscules, plantés de jasmins et d’orangers. Les artistes marocains et étrangers, amoureux des Oudaya, investissent aujourd’hui la casbah et ne se lassent pas de collectionner les histoires de corsaires. Certains soirs de

tempête, lorsque la houle vient secouer les vieilles murailles, ils croient apercevoir les fantômes de ces Hornacheros qui, il y a quatre siècles, firent de ce Salé-le-Neuf des chroniques européennes<sup>3</sup> un repère de corsaires.

« Il faut partir, il est temps de partir ! », ne cessaient de répéter ces gens d’Hornachos en Estrémadure à leurs coreligionnaires d’Andalousie qui ne voulaient rien entendre et croyaient qu’ils pourraient encore vivre en Espagne. Pourtant, quelques années à peine après la chute de Grenade, le roi Ferdinand ne laissait d’autre choix aux musulmans que le baptême ou l’exil. Pourtant, vingt ans plus tard, l’empereur Charles Quint leur interdisait de porter leurs vêtements traditionnels. Pourtant, quarante ans plus tard, Philippe III faisait détruire les mosquées... Mais, malgré tant d’exactions, ils s’accrochaient encore et encore.

« Venez, partez tant qu’il est encore temps, nous paierons le voyage pour ceux qui n’en ont pas les moyens ! » Les Hornacheros, eux, avaient compris et ils avaient payé pour que les rois catholiques les laissent partir avec leurs biens. Et, tout naturellement, ils s’étaient installés dans ce ribat, célèbre pour sa défense de l’islam andalou : c’est ici que les sultans almohades regroupaient leurs troupes avant de marcher vers le détroit. D’ici, en 1276, le fondateur de la dynastie mérinide lança l’appel à la mobilisation pour la défense de l’Andalousie menacée par les princes chrétiens. Et pourtant, les Morisques, juifs et musulmans de Ronda, de Valence, de Murcie et de tant d’autres cités voulurent rester à tout prix dans leurs demeures, conserver leurs jardins et leurs échoppes : ils acceptèrent d’abjurer, de se faire chrétiens. Malgré leur sacrifice, les exactions continuèrent : l’Inquisition sondait les cœurs et les reins, doutait de la sincérité de leur conversion. Alors ils se révoltèrent, se soulevèrent contre le sort qui leur était réservé. La sentence fut sans appel : entre 1609 et 1612, Philippe III expulsa un demi million de Morisques qui se dispersèrent à travers la Méditerranée, serrant dans leurs mains les clés de leurs demeures où — ils en étaient sûrs — ils allaient bientôt revenir.

Mais ceux qui rejoignirent enfin les Hornacheros, qui entre-temps avaient pris le pouvoir dans la casbah, ne trouvèrent plus place dans le fort d’Abdelmoumen. Ils cherchèrent asile sur l’autre rive, harcelés par les tribus arabes des Zaër qui prenaient alors possession de l’arrière-pays et n’hésitaient pas à enlever les belles Andalouses. En ce temps-là, le Royaume vivait des heures difficiles. Une longue décadence sépare la mort du dernier grand roi saâdien Ahmed el-Mansour, le vainqueur de la bataille des Trois Rois, de l’avènement de la dynastie alaouite. Les luttes fratricides des princes, les intrigues des chefs locaux se développaient dans un climat de crainte face à l’élan de l’Espagne catholique, prête à poursuivre la *Reconquista* au-delà du détroit.

Bien accueillis à Salé, les Andalous choquèrent rapidement les vieux citadins par la liberté de leurs mœurs. Les Slaouis, outrés par le comportement de leurs hôtes, leur proposèrent un jour une promenade à la campagne où ils s’empressèrent de les abandonner et de fermer les portes de la cité.

« *On faisait compter jusqu’à dix tous ceux qui voulaient entrer dans la ville. Le chiffre “ dix ” se dit en arabe “ achra ”, or les Espagnols ont beaucoup de mal à prononcer le son “ ch ” et (prononçaient) inévitablement “ asra ” ; il était donc facile de les expulser* »<sup>4</sup>.

Alors, les Andalous s’en retournèrent vers l’autre rive et s’installèrent au pied de la casbah, bien décidés à continuer sur mer le combat contre l’Espagne, rêvant des épopées almoravides et almohades et d’une nouvelle victoire d’Alarcos.

Les promeneurs passent devant la mosquée la plus ancienne de Ribat al-Fath et atteignent, au bout de la rue en pente, une large esplanade qui

## LA CASBAH DES HORNACHEROS